Pensée orignale:

Ouvrir son esprit au monde...
C'est rester jeune à n'importe quel âge.

Jacques Sèvre

Société canadienne des postes-Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente numéro 86-Port de retour garanti

volume 8, numéro 5, mercredi 16 novembre 1994

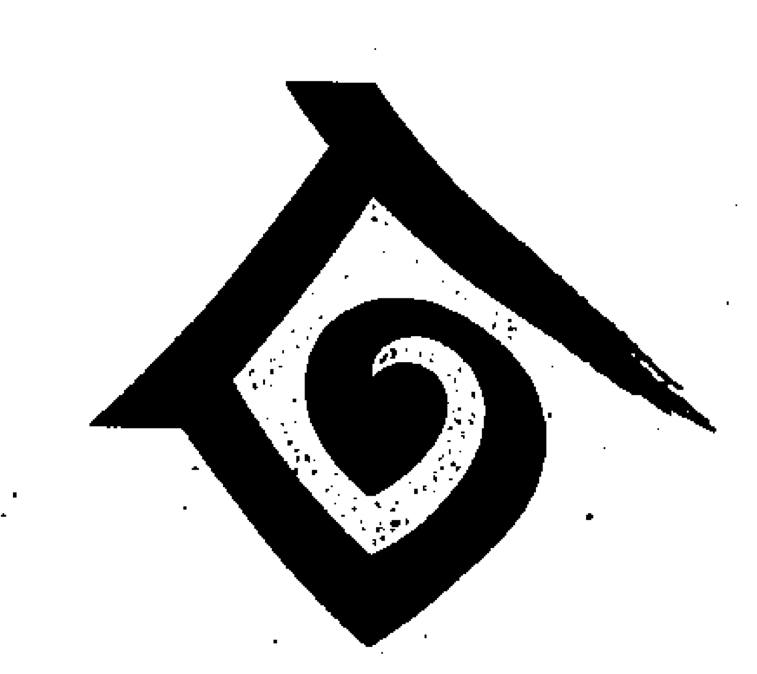


Un colloque intéressant avec peu de participants

Isabelle Thérien

Ce sont les 4, 5 et 6 novembre dernier, au pavillon Alphonse-Raymond de l'Université Laurentienne, que se déroula, et cela dans le cadre de l'année internationale de la famille, un colloque sur la famille franco-ontarienne. Sous la direction de Madame Christiane Bernier, professeure ici, à la Laurentienne, et grâce à la présence de plusieurs bénévoles, ce colloque connut un brave succès. Il est important de mentionner qu'encore une fois, la **participation (y a t-il eu de la participation)** faisait quelque peu défaut, de la part de la communauté francophone à Sudbury.

L'intention de cette belle fin de semaine était essentiellement de présenter un portrait de la réalité existant dans le coeur des familles, car les familles sont les cellules de base de la société et, en tant que telle, elle mérite une attention particulière. Plusieurs conférenciers(ères) invité(e)s, provenant de différentes provinces, ainsi que de la région, ont exposé et présenté divers aspects reliés aux préoccupations concernant la famille francophone. Parmi ces aspects, nous retrouvions des observations fondamentales en ce qui concerne les membres de la famille (les hommes, les femmes, les enfants, les adolescents, les personnes handicapées, les personnes âgées), la violence dans les familles, les services sociaux, les politiques familiales et le droit de la famille. Ces exposés sur nos familles francophones furent riches en informations et donnèrent la possibilté d'avoir une image plus complète de la situation réelle ici, dans le Nord de l'Ontario. C'est dommage qu'il n'y ait pas eu un plus haut taux de **participation**. Pour les absents, encore une fois, vous avez manqué quelque chose d'intéressant!



«Deux coeurs unis sous un même toit, symbolisant la vie et l'amour dans un foyer plein d'amour, de sécurité, de convivialité et d'indulgence, c'est ce que représente le logo de l'Année internationale de la famille 1994. Le fait que le toit ne se referme pas sur le coeur évoque tout à la fois une continuité et une certaine vulnérabilité. Le coup de pinceau à droite du logo met la dernière touche à ce symbole abstrait de la complexité de la famille.»

Tiré de «L'Année internationale de la famille 1994», p.13.

Pour faire remonter la cote... on investit dans les planchers et les ascenseurs !

Marie-Pierre Giasson

Jeudi dernier, les députées Diane Marleau et Sharon Murdock, le recteur Ross Paul et le président du Collège Cambrian Glenn Crombie, annonçaient, dans le cadre d'un plan d'infrastructure fédéral-provincial, quatre projets totalisant 2 689 200$.

L'Université Laurentienne recevra un million et demi de dollars pour des améliorations physiques: un plancher de gymnase, la réparation du système de ventilation dans deux laboratoires, la rénovation des ascenseurs et la réfection des planchers aux 5e et 7e étages de l'édifice Parker. Les travaux devraient être terminés pour janvier 1995. Combinés avec ceux qui seront effectués au Collège Cambrian, on pense pouvoir créer ainsi environ 47 «personnes / année», ou l'équivalent de 47 emplois pour un an.

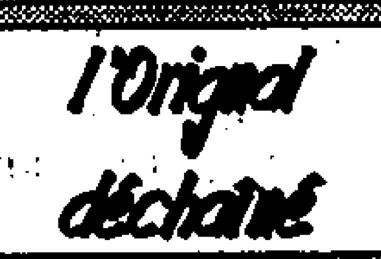
La nouvelle a été très bien accueillie, et tous se disent très heureux. Ils espèrent même que cela pourrait faire grimper la prochaine cote de la Laurentienne, dans la revue Maclean's...

C'est c'te gang-là qui a participé au long, long montage, on est les meuhilleurs d'icitte, du SCE-304:
Marie-Pierre (Un p'tit bec Marie?) Giasson, Josée (Tu fais pas mal madame!) Fortin, Alain (Désolée Alain, j'vas essayer d'arrêter de t'écoeurer, mais j'te promets rien!) Mvilongo, Daniel (Amènes-en encore des chocolats) Lafontaine, Brenda (je l'achève mon travail) Dubé, Nicole Ethier, Derek Deluca, Isabelle (Encore une Québécoise de plus! J'suis envahie dans mon propre territoire!) Thérien, Perry (Es-tu en manque, Perry?) Rousselle, Marc (Hervé) Huneault, Pauline (ça se demande, hein?) Doyon-Stewart, Nathalie Melanson, Tracy Fouceault, Kim (+-%+=Bédard) Bédard, Josée (Bonne Fête en retard!!!) Bisson, Josée (Le prochain coup Jos, on change de restaurant, hein?!) Perreault. Vous êtes bons si vous avez pu lire tout ça avec c'te caractère-là!

Ne manquez pas notre prochaine édition, la dernière de l'année 1994!!!

Courrier orignal

À la rescousse de monsieur Jeanveau...



Rédaction:
Marie-Pierre Glasson
Alain Mvilongo

Publiciste:
Josée Fortin

Trésorier:
Réal Ouellette

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiantes et étudiants francophones de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs Macintosh et imprimé par Journal Printing, à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(e)s.

Tout changement d'adresse, demande d'abonnement ainsi que tout exemplaire non-distribué doivent être envoyés à l'adresse ci-dessous.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article, ainsi que la féminisation. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans *l'Orignal déchaîné* peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain *Orignal déchaîné* sortira des marais

le 30 novembre 1994

La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est

le 23 novembre 1994

Les orignaux attendent ta collaboration!

Ce sera encore *mieux* avec toi!

Normalement, en tant qu'ex-Orignale et ex-étudiante de la Laurentienne, je préfère ne pas me mêler des affaires qui ne me regardent plus. Toutefois, c'est pour ces mêmes raisons que je me dois de défendre l'opinion émise par Marc Jeanveau, dans sa lettre du 5 octobre 1994, qui, je crois, a *été traité injustement*

Premièrement, le titre qu'on a donné à cette lettre («Une culture entre les mains d'incompétents») n'en reflète ni le contenu, ni l'intention, qui n'était pas de critiquer *méchamment* ni d'attaquer la compétence des membres du journal (dont il n'est d'ailleurs pas fait mention) mais tout simplement d'émettre une opinion et de voir l'Orignal, qu'il affirme aimer, s'améliorer et se respecter.

Deuxièmement, la note de la rédactrice à l'effet que sa lettre n'a pas été corrigée «en raison de l'importance du contenu» est un acte mesquin et n'a aucun rapport avec le contenu de la lettre, qui ne critique d'ailleurs pas la correction grammaticale et orthographique du journal, mais bien le style de rédaction et les titres. D'ailleurs, sa lettre ne contient pas plus d'erreurs (3) que l'article moyen publié dans le journal, et même la courte note de la rédactrice, ainsi que sa lettre, en contiennent chacune une (caucun et un points)

En effet, je dois faire ma propre critique sur ce point: en ayant été moi-même une des correctrices de l'Orignal pendant deux ans (1990-1992), je sais combien la correction peut être un travail ingrat, mais de grâce, faites attention, vous laissez vraiment passer trop d'erreurs! Apprenez au moins à utiliser le correcteur du logiciel si vous ne pouvez pas trouver plus de correcteurs et de correctrices (...).

Et troisièmement, le ton ironique et moqueur de votre réponse témoigne d'un manque de respect envers l'opinion et la critique de M. Jeanveau. Tout journal (ou individu) qui se respecte sait accepter gracieusement la critique du genre émise par ce lecteur, mais votre réponse est écrite sur un ton défensif et fait preuve d'immaturité, tel un enfant qui ne peut supporter la critique. Le courrier des lecteurs est l'endroit où les étudiant(e)s émettent leurs opinions, même négatives, et ils devraient avoir le droit de le faire sans être attaqués de façon aussi basse et injuste. C'est aussi ce genre d'attitude qui supporte l'image (qui doit sûrement persister) que l'Orignal est une clique fermée, écrite pour les membres du journal et non pour la population estudiantine. Sur ceci, je reprends les critiques de M. Jeanveau.

Je suis d'accord avec lui en ce qui concerne les titres et les expressions familières, mais je crois qu'il oublie de mentionner un point, c'est-à-dire la circonstance de ceux-ci avec le style, l'intention et le contenu des articles. Par exemple, un titre comme «C'est-tu vrai qu'y pusent les Français?» n'a aucunement sa place en tête de cet article dans lequel l'auteur utilise un style formel et un ton sérieux et dont le but est de faire part de ses expériences en France (...) De même, la dernière phrase de l'article «La crise qui nous unit» n'est pas non plus consistante avec le style du reste de l'article: «Malgré tout, nous n'avons pas tort de souhaiter la résolution du problème au plus crisse». Je crois que c'est ce point qui a choqué M. Jeanveau; je le cite: «Les articles, si bien rédigés, comprennent des expressions et même des titres comme [...]». Il s'agit là d'une règle stylistique de base que nos écoles n'enseignent pas assez rigoureusement (...) il faut respecter ces styles, ne pas mélanger le style familier au style formel ou au style standard (...) Vous donnez en exemple les artistes franco-ontariens pour illustrer votre point, mais vous ne tenez pas compte de la consistance de leur style, ni de la grande liberté stylistique accordée à la création littéraire. Seulement certains de vos articles relèvent du domaine littéraire, la plupart étant du domaine du journalisme. Ceci ne veut pas dire que l' *Orignal* devrait devenir un journal «sérieux»; qu'il continue d'exercer sa philosophie de «vivre et laisser vivre» et de permettre toute «folie, créativité et imagination» de subsister entre ses pages (...) chaque chose doit avoir sa place; un article informatif peut être drôle et rédigé dans un style familier, mais il devrait maintenir ce style, et s'il est sérieux ou formel, les expressions familières n'ont alors pas leur place (...)

Je dois mentionner un dernier point en ce qui concerne particulièrement le titre de l'article de Michel Bock («C'est-tu vrai qu'y pusent les Français») (...) Le fait que ce groupe ne soit pas typiquement ciblé n'empêche pas que ce titre soit raciste; remplacez «Français» par «Noirs» ou «Indiens», et vous aurez le comité contre le racisme (ou son équivalent) à vos trousses.

Sur ceci, je vous quitte, et j'espère que vous ne prendrez pas mal mes critiques qui ne sont pas offertes dans le but de me défouler et de purger mes frustrations; je ne prétends pas tout savoir, mais je vous offre mon opinion en espérant vous aider à vous améliorer et à voir des points que vous n'aviez peut-être pas considérés. Vous n'êtes pas des professionnels, ce qui est normal puisque l'équipe change à chaque année. Tâchez maintenant de reconnaître ceci en ayant la maturité d'accepter la critique et le fait que vous pouvez toujours vous améliorer. N'oubliez pas non plus que l'*Orignal* est bien *le journal des étudiants et étudiantes de l'Université Laurentienne*, et le fait de refuser d'écouter les critiques de vos lecteurs contredit ceci.

Je vous souhaite très sincèrement de passer une bonne saison.

Natalie Melanson

À juste titre ou... ajuste ton titre

Madame Natalie Melanson,

La lecture de votre lettre m'a placée devant un dilemme fort intéressant : ou bien je réponds... et je passe pour quelqu'un qui n'accepte pas la critique; ou bien je ne réponds pas... et je vous donne raison sur toute la ligne, par défaut.

Alors, je prends le risque de passer pour quelqu'un qui n'accepte pas la critique. Aux lecteurs d'en juger.

Vous décidez de défendre M. Jeanveau, auteur de l'article intitulé *«Une culture entre les mains d'incompétents»*. Et je choisis de défendre notre travail à *L'Orignal*.

J'ai trouvé très intéressants vos propos sur l'importance d'ajuster le style et la pertinence des titres, par rapport aux articles. Il y a certainement de la place pour l'amélioration de ce côté, et nous en tiendrons compte. Je pense que vos propos à cet égard sont constructifs. Cependant, si vous dites la vérité, vous ne dites pas *toute* la vérité.

Une première chose à savoir est que le titre en question avait été suggéré par l'auteur lui-même, M. Jeanveau. Nous avions poussé le respect de l'auteur jusqu'à laisser ce titre, qui nous avait semblé, à nous aussi, quelque peu discutable...

Mais une autre chose qui n'est pas mentionnée, dans votre longue critique, et qui est sans doute la plus importante, c'est le contexte de travail dans lequel on produit un journal comme *L'Orignal*. Je ne sais pas quelles étaient les conditions à l'époque où vous étiez correctrice, mais elle ne sont sans doute plus les mêmes.

La leçon de français que vous nous servez laisse supposer que *L'Orignal déchaîné* devrait être parfait, sans faute et sans erreur. La Laurentienne publie déjà *La Gazette*, ce magazine très bien léché, «sans faute et sans erreur», qui rapporte un mois en retard les grands événements de l'Université!

L'Orignal, c'est autre chose: ce journal est un banc d'essais pour de jeunes auteurs, étudiants, qui veulent vivre l'expérience du journalisme. Ils ont droit à l'erreur. Et une des principales caractéristiques du monde étudiant est de ne pas faire comme les plus vieux, les adultes casés.

Un autre détail: vous rappelez-vous avoir été placée devant la cruelle décision de corriger un texte un peu farfelu et ainsi trahir l'auteur? Ou bien vous acceptez un effet de style incorrect, une expression impropre, mais savoureuse, ou bien vous acceptez de corriger.... et de vous attirer les foudres de l'auteur.

Personnellement, je préfère les articles imparfaits, mais publiés dans un média accueillant qui ne censure pas les textes et qui s'amuse un peu en faisant parfois de l'ironie - de *L'Orignalironie* - à un journal qui sent la sécheresse d'une thèse de maîtrise. On aura toujours le temps d'écrire comme ça.

En terminant, vous avez sûrement déjà observé vous aussi que le principal besoin de *L'Orignal* n'est pas la critique sur notre travail pour nous montrer comment faire un journal; nous avons besoin de bras et de cerveaux qui vont venir le faire avec nous, à tous les jours. À ce moment, nous aurons peut-être plus de temps pour fignoler les détails. Peut-être la critique sera-t-elle plus facile à avaler et que les réponses ne se voudront plus ironiques et insultantes pour nos lecteurs. Car monsieur Jeanveau aurait très bien pu utiliser le temps qu'il a pris à nous critiquer pour venir nous aider à trouver des titres plus convenables, étant donné son niveau de langage plus qu'acceptable et sa préoccupation pour la cause *orignale*.

En tout cas, merci à celles et à ceux qui viennent le faire à chaque semaine. Mes félicitations s'adressent à eux, *à juste titre*.

Marie-Pierre Giasson
Rédactrice en chef

Comment détruire de bonnes intentions

Derek Deluca

N.B. Avant de lire ceci, j'aimerais mentionner que je suis le trésorier des EHCL. Cet article reflète mes pensées personnelles et je n'écris pas ceci comme membre de l'exécutif des EHCL.

Le 3 novembre dernier, les Étudiants Hors-Campus de la Laurentienne (EHCL) voulaient avoir une «Journée d'esclaves». Le but de cette journée était de faire parader les esclaves qui ont été mis aux enchères le vendredi de la Semaine Frosh. Tout l'argent gagné avec cette entreprise allait subventionner les activités futures du club.

On a mis des affiches dans le Centre étudiant, sur lesquelles était écrit «Slave Day», ainsi que le nom de l'esclave et du ou des propriétaire(s). Une affiche montrait le nom de «l'esclave» Michelle Boullion, qui avait été «achetée» par son chum, Dan McIver, et par deux autres amis. L'autre «esclave» était Kevin Santi (président des EHCL), qui avait été «acheté» par six amies.

Tout allait bien, mais la gérante du Centre étudiant a ordonné que les affiches soient détruites. Il semble qu'un grand groupe de QUATRE *individus se soit plaint* que le mot «Slave» sur les affiches pouvait offenser les étudiants noirs dont les ancêtres furent forcés d'être les esclaves des Blancs aux États-Unis, durant les 18e et 19e siècles. On disait que les affiches étaient «racistes».

Les EHCL ont décidé de remplacer le titre «Slave Day», par «Sponsor's Day». Ceci indiquait que les «esclaves» et leurs «maîtres» étaient les parrains des EHCL, car ils supportaient le club avec leur argent. Les affiches furent interdites une deuxième fois.

Les EHCL sont allés voir l'AEF pour leur demander un appui. Dan Charbonneau a mis le sceau de l'AEF sur les affiches, mais on les a enlevées une troisième fois. (Merci quand même, Dan).

Que pensent les gens? Une des «esclaves», Michelle Boullion, était déçue: «J'attendais cette journée-là. C'est triste.» Son chum et «maître», Dan McIver, était fâché: «C'est du "Politically Correctness", point final.» Lorraine, la gérante du Centre étudiant, a défendu ses actions en disant: «Je ne voulais pas offenser quelqu'un!» Qu'elle est donc brave!

J'aimerais remercier ces gens pour avoir ruiné une journée qui promettait d'être active et amusante. Si vous êtes vraiment concernés par le racisme, attaquez les vrais racistes et laissez les organisations légitimes tranquilles.

Vous auriez voulu écrire sur la pêche au Groënland, le taux de natalité en Asie, l'amour de votre vie, votre vision de la société, la religion, votre groupe préféré, un spectacle que vous avez vu? Vous auriez voulu écrire un poème, faire une bande dessinée, conter vos meilleurs farces, proposer une énigme, publier un conte inédit?

Dommage que vous ne soyez pas venus nous le porter, car nous sommes en train de nous demander ce que nous allons faire avec ce trou. On a la tête vide, il est minuit et demie et on espère encore que quelqu'un va entrer et nous dire «Ah! oui, j'avais oublié de vous donner cet article»... Il suffit de venir nous voir une fois pour nous adopter, vous ne pourrez plus lever les pieds de cet endroit magique qu'est *L'orignal déchaîné*.... c'est fou ce qu'on peut dire quand on a hâte de crisser le camp...

Le trou est plus grand que prévu, alors il faut élaborer. Exactement comme lorsque vous avez un travail de 10 pages à remettre pour le lendemain, mais que vous avez fait le tour de la question en trois pages et demie... On rajoute des «il faut bien sûr se remémorer qu'il ne faudrait surtout pas oublier la conjoncture telle qu'elle crée le climat propice aux conditions actuelles..» Bref, on dit qu'on a rien à dire, mais en plus de mots.

J'espère que j'en ai assez long, parce je ne peux tout de même pas grossir le caractère, ça deviendrait ridicule... mais au moins, il y en a un douze pages, puis ceux qui disent que *L'Orignal* est mince, ben au moins cette fois-ci, ça sera pas dans le papier... qu'est-ce que je dis là, je pense que mon trou va être bouché, alors je peux arrêter de déblatérer des stupidités monumentales...

P.S. je corrige même pas les fautes, je suis trop écoeurée, ça fait que essayer de passer par dessus, ou mieux que ça, la prochaine fois, venez m'aider à les corriger!

À lire, S.V.P.

Marc Huneault

L'Orignal déchaîné devrait fermer ses portes. Abandonner. L'Orignal ne représente plus les intérêts des étudiant(e)s.

Cet article ne se veut pas une critique des responsables et des membres du journal. Ils font un excellent travail. Cependant, on s'en fiche!

Les francophones de l'Université ne sont pas intéressés à lire le journal et encore bien moins à y participer. On veut plutôt être laissés tranquilles. La francophonie intéresse peu. Ce manque de passion et d'intérêt caractérise les Franco-ontariens de 1994. Il a déjà été proposé d'avoir seulement un journal bilingue. Bien sûr, la rédaction serait probablement majoritairement faite en anglais. C'est-à-dire que l'échange d'idées serait fait en anglais car les francophones parlent aussi l'anglais, mais les anglophones ne parlent pas le français. Bien sûr, il y aurait une section française, quelque part au milieu du journal qui, faute d'intérêt, disparaîtrait peu à peu. Bof! Pourquoi pas? Il y a déjà un manque d'intérêt. L'Orignal est plus mince en 1994 qu'il ne l'a jamais été auparavant. Probablement que peu de monde liront cet article. La plupart ont probablement cessé de le lire lorsqu'ils se sont aperçus que c'est un article sur la francophonie et non sur la pornographie. On ne veut pas faire d'activités francophones et on s'en fiche! On parle anglais de toute façon, alors pourquoi ne pas vivre uniquement en anglais? La francophonie est comme une allumette dans la pluie. La pluie risque de l'éteindre, et même pire, une allumette c'est tellement court qu'elle s'éteint toute seule de toute façon. Je pourrais écrire des volumes au sujet de la francophonie. Je pourrais continuer cet article plus longtemps; mais comme Franco-ontarien, je m'en fiche et je finis ici. (J'espère que ça n'a pas déçu les 2 ou 3 personnes qui liront cet article.)

C'est pas fort...

Kimberley-Ann Bédard

Bibliothèque: «collection de livres, de manuscrits. Lieu où ils sont rangés» (Larousse). Cette petite définition donne une large idée de ce qu'est une bibliothèque. Mais ça va plus loin que ça. C'est aussi une collection d'information, disponible à tous. Alors, pourquoi nous voyons-nous, ici à la Laurentienne, pris à utiliser des documents des autres universités? Je suis présentement dans ma quatrième année d'université, et c'est la première fois où il a fallu que j'utilise des articles pour compléter des travaux. Traitez-moi de naïve, mais ce n'est qu'en faisant ma recherche que j'ai découvert l'état pitoyable de notre principale source d'information. En cherchant des articles pour un séminaire de thèse, je me suis fait une liste de ceux qui seraient pertinents à mon sujet. J'ai passé par l'index *Medicus*, et heureusement pour moi, j'ai trouvé environ 30 articles. Mais lorsque je suis allée retrouver mes informations, j'ai vite réalisé que la bibliothèque ne possédait même pas un quart des articles trouvés (en fait, je n'ai pu qu'en récupérer trois). Toutefois, ce n'est pas seulement le manque de sources qui me frustre. Ce qui m'insulte davantage c'est que les étagères sont remplies de rubriques inutiles! Qui va utiliser un article datant de 1925? Ne devrait-on pas les garder dans les archives? Il y a aussi le cas où la bibliothèque avait la revue dont j'avais besoin, mais que la dernière date d'article reçu était de 1975. Bien, pour quelqu'un en sciences, des informations de 1992 sont considérées vieilles, et ceux de 1975 sont de l'histoire ancienne.

Et si vous regardez comme il faut, vous verrez qu'il y a amplement de rubriques que les professeur(e)s n'acceptent pas comme sources d'information (tel que *Sports Illustrated, McLean's*). Alors pourquoi les avons-nous, sauf pour le loisir? Je peux vous dire pourquoi. Elles ne coûtent pas cher! Ces affaires «cheap» occupent l'espace sur les étagères, tout en collectionnant de la poussière. En plus, nous voyons le nombre de revues de qualité diminuer puisque leur coût est trop élevé. Un cas en particulier est l'annulation de *Tetrahedrone Letters*, une revue qui est extrêmement utile pour les chimistes. La bibliothèque a dû couper son budget de 5 000 $, alors pour solutionner le problème, ils ont simplement annulé la revue. Problème résolu? Je ne crois pas. Maintenant, nous sommes pris avec des rubriques de qualité inférieure, avec un nombre diminué de revues. Et si nous voulons recevoir un article en particulier qu'une autre université aurait, nous devons le commander, et attendre qu'il arrive. Je ne sais pas si c'est votre cas, mais moi je suis assez occupée sans avoir à attendre qu'un article arrive pour que je puisse terminer mon travail. Alors, pour tous ceux qui sont pris dans cette situation, je vous demande de vous plaindre à la bibliothèque, à Ross Paul, à Ron Chrysler... Peut-être que les conditions pourraient s'améliorer.

La radio, ça vous intéresse?

LA RADIO COMMUNAUTAIRE DE L'UNIVERSITÉ LAURENTIENNE, CFLR FM 106,7 SUR CÂBLE, EST À LA RECHERCHE DE GENS POUR FAIRE :

- -L'ANIMATION
- -LA TECHNIQUE
- -LE JOURNALISME
- -AUTRES TÂCHES

Si ça vous intéresse, téléphonez à Éric Gravelle au 673-0458 ou venez faire un tour à la station. Nous sommes dans le Stationnement, juste en avant de l'édifice des salles de classes.



BAL DE NOEL

À la cafétéria du pavillon Alphonse-Raymond
Le samedi 3 décembre, à 18 h 30
Souper et danse avec D.J.
Souper potluck (pour savoir quoi apporter, voir liste au bureau de l'AEF)
Coût: 5 $ avec un plat apporté, 10 $ sans plat
Billets en vente au bureau de l'AEF

Pour de plus amples renseignements, contactez Manon Rousseau au bureau de l'AEF.

Le Ciné-club présente le film L'atalante, le 18 novembre, à 19h à la salle C-309. L'entrée est gratuite.

Vous vous pognez le cul? Vous savez plus quoi faire de votre peau? Vous voulez servir à quelque chose avant de mourir? Venez nous voir à *L'Orignal déchaîné*!!! On a besoin de vous, de votre tête, de vos idées, de votre dynamisme et de tout ce que vous pouvez faire... même si c'est juste nous remonter le moral pis nous encourager! Local SCE-304, au Centre étudiant. On est pas dur à trouver, pis on mange personne...

LE T-SHIRT ORIGINAL : YÉ MEUHGNIFIQUE!!

Vous voulez contribuez à la survie de la race orignale et vous promener en ville dans le plus grand chic?

Des sweatshirts et des T-shirts sont présentement en vente au local du journal, au SCE-304 du Centre étudiant, au prix de 25$ et 15$ respectivement.

Venez vous en procurer un ou téléphonez-nous au (705) 675-4813



Féminorignal

«Allez le chercher!»

Perry Rousselle

Depuis le début de la session d'hiver à l'Université Laurentienne, j'ai remarqué qu'il y avait certain(e)s professeur(e)s et étudiant(e)s qui chiâlent que les femmes ne sont pas égales aux hommes. À ceux-ci, j'ai une chose à dire...

Premièrement, les femmes ont subi des désavantages sérieux pendant des décennies. On se souvient tous de l'histoire de nos parents qui nous racontent que «Dans mon temps, la femme était dans la cuisine et l'homme travaillait pour amener du pain sur la table». Je suis d'accord que cette mentalité fait une distinction entre deux groupes et donc, démontre un préjudice envers les femmes.

Cependant, il y a quelque chose qui ne va pas avec la phrase «...démontre un préjudice envers les femmes». Pourquoi est-ce que c'est seulemnt les femmes qui ont subi un désavantage? Les hommes n'ont pas subi de désavantage, eux aussi?

Selon moi, il n'y avait pas plus d'avantages pour l'homme que pour la femme, sauf que l'homme était plus indépendant parce qu'il gagnait du capital.

Par ailleurs, les femmes faisaient autant de travail à la maison que les hommes au boulot. Cependant, les deux avaient le même but: gagner son pain! Je suis d'accord que certains employeurs empêchaient l'embauche des femmes, mais aujourd'hui, ce préjudice existe-il?

Après une mi-session dans le cour d'initiation à la sociologie (SOCIO 1015 FA) avec madame *Bernier, j'ai compris* que le préjudice est clair comme de l'eau de roche. La femme est emprisonnée par les barreaux d'une société qui avantage les hommes, parce que les hommes sont «raisonnables». Existe-il quelqu'un qui peut m'expliquer la signification du mot «raisonnable»?! Selon moi, ce qui est raisonnable pour une personne ne l'est pas nécessairement pour une autre.

D'autre part, qu'est-ce que le féminisme? Est-ce qu'on veut que tout le monde devienne plus féministe? Est-ce qu'être féministe, c'est de favoriser les femmes?

Aujourd'hui, j'avoue qu'il y a plus d'hommes que de femmes dans le Parlement, dans le Sénat, dans les sports démonstratifs (hockey, football et basketball) et dans les cours.

Cependant, est-ce que l'on restreint le choix des femmes de choisir ces carrières? Quand j'étais petit, ma mère me disait: «Si tu veux quelque chose, va le chercher!»

Donc, mes chères féministes, si vous voulez faire partie du Sénat, «allez le chercher!» Si vous voulez faire partie du Parlement, «allez le chercher!» Si vous voulez jouer au hockey dans la Ligue Nationale de Hockey, «allez le chercher!»

Enfin, je suis fatigué de vous entendre chiâler. Faites donc comme Kim Campbell qui a prouvé qu'une femme peut être premier ministre du Canada. Faites donc comme Manon Rhéaume et jouer au hockey pour la LNH. Ti-Gilles a mieux résumé ma pensée lorsqu'il ma dit que «les femmes, ça chiâlent aujourd'hui, mais ça ne fait rien. Ça ressemble au gouvernement!»

Quand la nuit tombe...

Marie-Pierre Giasson

Je suis devant la fenêtre, dans le local de *l'Orignal*, et je regarde dehors. Mes yeux se ferment, j'aurais envie de me promener dans les sentiers sombres, le soir, paisiblement, sans personne autour de moi. Je regarde les sentiers et je les imagine, à peine éclairés, les feuilles d'automne tombant tranquillement. Soudain, quelqu'un entre dans le local et me tire de ma rêverie. «Hé, sais-tu quoi? Depuis le début de l'année, il y a trois filles qui se sont fait violer sur le campus!»

Quel beau réveil. Soudain, mes beaux sentiers mystiques et paisibles se transforment, dans ma tête, en un espèce de lieu dangereux, où je ne pourrai jamais marcher seule, tranquillement, lorsque la nuit tombe. Je me dis que ce n'est pas possible, que ça m'arrivera jamais, « à moi». Bien sûr. Je me fais penser à une fille qui se dit qu'elle ne peut pas tomber enceinte à sa première relation sexuelle. Oui, ça peut m'arriver, puis ça peut arriver à tout le monde.

Tout à coup, je suis enragée. Pourquoi personne ne m'a dit ça, avant aujourd'hui? Qui sont les personnes qui ont commis ces actes? Et si c'était un de mes amis? Parce qu'un violeur, ça ressemble à tout le monde. Ça porte des jeans, ça n'a pas de bras dans le front ni quatre jambes de plus que les autres. C'est tellement gentil, qu'habituellement, la réaction qu'on a quand on connaît quelqu'un qui est accusé de viol, c'est de dire «ben voyons, il ne peut pas avoir fait ça, c'est tellement un bon gars».

Il est peut-être dans mes cours. Je lui parle peut-être à tous les jours sans le savoir. Et peut-être que la fille qui s'est fait violée me regarde lui parler à tous les jours. Et elle ne dit rien. Parce que si elle dit quelque chose, sa situation va empirer. On va lui demander ce qu'elle faisait seule à trois heures du matin. On va lui demander si sa jupe n'était pas un peu courte. Si elle ne l'avait pas «cherché». Bien sûr. Je l'entends d'ici répondre: «Oui, je me suis fait violer par plaisir et parce que je le voulais, c'était mon plus gros fantasme et je remercie mon violeur»!

Mais qu'est-ce qui se passe dans la tête des gens? J'aimerais beaucoup croire que ces préjugés sont de l'histoire ancienne et que plus personne ne croit à ces triples conneries.

Mais je me rends compte que oui, ces préjugés existent encore. Je les ai entendu de mes propres oreilles, de la part d'une personne qui croyait dur comme fer à ce qu'elle disait.

J'aimerais proposer des solutions. Mais quoi? Dire à toutes mes copines de ne plus sortir seule le soir? Demander aux victimes de donner des conférences? Demander à chaque personne que je rencontre si elle a déjà commis un viol pour ne pas me tenir avec ce «genre de personne»? Demander d'installer un système de caméras sur tout le campus pour que la fille qui est déjà assez violée (c'est le cas de le dire) dans son intimité, le soit doublement en se faisant reconnaître sur une vidéocassette?

Je cherche, puis je me rends compte que je ne suis pas plus brillante qu'une autre. Mais d'un autre côté, je me demande si les personnes dont c'est le rôle de chercher des solutions le font vraiment. Parce que ça ne fait que cinq minutes que je pense à ça et j'ai déjà fait le tour des solutions impossibles. Est-ce que les responsables ont besoin d'y rester accroché pendant deux ans? Ne sont-ils pas supposés être plus compétents que le commun des mortels pour résoudre ce genre de problèmes? Ne pourraient-ils pas passer à autre chose et trouver de VRAIES solutions?

Bref, je ne sais plus quoi dire, tout est pris dans mon ventre, j'ai envie de crier à tout le monde que c'est trop injuste, la vie. Mais il paraît que plus on souffre, plus près de Dieu on va être... belle consolation...

L'ébriété criminelle

Daniel Lafontaine

Dans notre monde d'aujourd'hui, il y a une femme qui essaie de garder sa famille unie. Cependant, tout le monde au Canada veut détruire sa famille. Même à la Laurentienne, il y a des gens qui font circuler une pétition pour que le cas de son mari soit remis dans le «spotlight».

La femme, mariée pendant onze ans à un homme sensible, aimable et qui ne l'a jamais touchée de manière agressive n'aura aucune chance, car le cas de son mari est devenu une cause célèbre des féministes, le gouvernement albertain et probablement (sûrement) le gouvernement canadien. Comment? Son mari, Carl Blair, a été acquitté de son accusation d'assault criminel, car il était en état d'ébriété excessive lors de son attaque vis-à-vis d'elle. En effet, son mari a juré devant le tribunal qu'il a bu 80 onces de spiritueux et 12 bières à l'intérieur d'une période de 30 heures.

Cependant, dans un autre cas d'ébriété massive, un homme de 74 ans a été acquitté d'avoir violé une femme qui était en chaise roulante. Avec cette ordonnance d'acquittement, les féministes sont entrées en action pour dénoncer la loi aussi vivement que possible. Pétitions, conférences de presse, toutes pressions sont utilisées pour passer leur message et les personnes normales doivent le soutenir car il n'y a pas d'autres organisations aussi développées qui peuvent démontrer une autre perspective. De plus, qui peut se prononcer contre leur cause! Une femme dans une chaise roulante a été violée! Mais pour une femme en Alberta qui essaie de sauver sa famille, pas de chance!

Le pouvoir politique des féministes est si développé que les libéraux, pour satisfaire les pressions des féministes, ont déjà conçu l'idée d'avoir une autre catégorie d'ébriété, celle de l'ébriété criminelle.

Cependant, une femme en Alberta a été battue de façon excessive. Elle aime son mari et sait qu'il l'aime. Elle essaie de montrer qu'un homme totalement ivre n'avait vraiment pas dans son corps un esprit de criminel. La seule chose qu'elle essaie de faire c'est de sauver sa famille et dans ses propres mots, elle dit que «enough is enough». Les féministes devraient arrêter d'appliquer des théories de façon aléatoire et commencer à regarder chaque cas pour ce qu'il est.

Une interdépendance re- mise en doute

Josée Fortin

Le présent article fait suite à celui intitulé «Une interdépendance mise en doute», paru dans le précédent numéro de *l'Orignal déchaîné*, concernant les interrelations qui existent entre les pays moins avancés (p.m.a.) ou pays du tiers-monde, et les pays industrialisés. Nous avons constaté, à l'intérieur du premier article, qu'une interdépendance juste et équitable devrait, en principe, exister entre ces deux groupes de pays, mais que tel n'est pas le cas, pour diverses raisons. Poursuivons donc l'exploration de ce constat.

Dans un premier temps, les multinationales ne se contentent pas seulement d'exploiter les matières premières et la main-d'oeuvre des p.m.a., elles s'efforcent en plus de les convaincre qu'ils ont besoin de routes et, par conséquent, de voitures; qu'ils doivent investir dans l'achat de grosses machines agricoles alors qu'ils possèdent toute la main-d'oeuvre nécessaire qui ne demande qu'à travailler; qu'ils doivent se procurer toute une panoplie d'armes de toutes sortes et même installer des patinoires pour les touristes! Évidemment, ce sont des compagnies américaines et canadiennes qui obtiennent les contrats de vente, de construction et de fabrication, financés par les emprunts des p.m.a. à ces mêmes compagnies ou à d'autres. Les pays pauvres se retrouvent donc avec des installations et des biens dont ils n'ont aucunement besoin, en plus d'une dette envers les pays riches dont l'économie s'accroît de ce fait.

Dans un deuxième temps, le besoin non-essentiel étant créé, les p.m.a., tel que mentionné ci-haut, achètent aux grandes compagnies étrangères l'objet convoité. Cependant, d'année en année, les habitants se rendent compte qu'il leur faut payer toujours plus pour la même voiture, le même contrat de route, la même machine agricole, les mêmes armes et la même patinoire! Les voilà donc aux prises avec le phénomène de la détérioration des termes de l'échange. Ainsi, du jour au lendemain, une livre de thé achète la moitié de ce qu'elle achetait et 1 tonne de cacao ne suffit plus à l'achat d'une voiture, il en coûte maintenant 10 tonnes! Comment? Pourquoi? Nul ne le sait et personne n'a de pouvoir là-dessus, sauf évidemment les spéculateurs de la Bourse qui font sans cesse fluctuer les prix sans se soucier le moindrement des intérêts de ces habitants qui, à mesure qu'ils s'appauvrissent, doivent payer et payer encore plus.

Pourtant, en 1974, cinq pays ont tenté d'augmenter les profits de leur production de bananes. Ils ne recevaient qu'onze cents par dollar des bananes vendues aux pays industriels. Ils ont essayé d'imposer une taxe aux compagnies, mais la réponse de ces dernières fut très brève: elles menacèrent de laisser pourrir 100 000 caisses de bananes et proposèrent plus d'un million de dollars en pots-de-vin! Suite à cet exemple, on ne peut que s'interroger sur la nature du pouvoir des gouvernements de ces pays qui laissent les compagnies agir de la sorte, les regardent sans rien faire! C'est que, justement, ils ne peuvent rien faire. Le gouvernement haïtien, entre autres, peut gérer jusqu'à dix fois moins d'argent que le budget d'une seule compagnie. Comment donc imposer une sanction alors qu'on ne fait même pas la loi?

En effet, la seule loi qui vaille chez les pays moins avancés, et qui leur a été imposée, est celle de l'argent. Cependant, eux n'ont pas d'argent. Il est donc évident qu'ils ne fassent pas la loi chez eux et ne possèdent aucun contrôle sur leur économie. Par ailleurs, les multinationales s'accomodent parfaitement de cette tâche et s'appliquent à faire découvrir aux p.m.a. , au plus grand malheur de ces derniers, tous les bienfaits de notre bon vieux système capitaliste!

Je vous suggère, en terminant, une réflexion sur cette citation de René Passet, tirée d'un article paru dans Le monde diplomatique, intitulé «En quête de sens»:

Compétition, efficacité: ni l'une ni l'autre ne sont certes blâmables lorsqu'elles se trouvent à leur véritable place, celle de moyens au service de cause.

C'est leur vénération comme culte et finalité qui l'est. Luttez, gagnez, soyez performants, écrasez autour de vous. Mais à quel coût social et pour quoi faire? Poser la question, c'est, paraît-il, faire l'apologie de la résignation et de l'inefficacité.

L'école, ça va?

Nicole Ethier

La pédagogie sera un outil essentiel au succès de tous, si elle réussit à convaincre les enseignant(e)s et les parents que si les élèves échouent, ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas motivés, mais bien l'inverse: s'ils ne sont pas motivés, c'est qu'on ne les a pas suffisamment aidés à réussir. Conséquemment, il est important de dire que le partenariat famille-école est essentiel à la bonne réussite scolaire des jeunes. Sans l'aide de modèles, il sera presque impossible pour l'enfant de se développer et de grandir convenablement.

Par ailleurs, il est malheureux d'apprendre qu'en éducation comme ailleurs, le manque de volonté des jeunes et des moins jeunes, crée un obstacle à leur apprentissage. Pour résoudre ce manque d'intérêt, il est prouvé, à l'aide de plusieurs recherches, que la meilleure solution à ce problème est l'amour et l'attention que donne un(e) enseignant(e) ou un parent à un enfant. C'est peut-être simpliste de penser cela, mais je crois que ce sont les attitudes et les comportements des gens qui font la différence. Par exemple, s'il y a une mauvaise relation éducative entre le professeur et ses élèves, il y aura un obstacle majeur à la réussite scolaire. Si le professeur ne s'intéresse pas aux étudiant(e)s, il ne réussira pas à les motiver.

La motivation scolaire et familiale

L'influence des parents et des enseignant(e)s semble jouer un rôle important dans la réussite scolaire de l'enfant. Selon les chercheurs, l'absence d'encouragement et la permissivité sont des facteurs déterminants pour atteindre la réussite scolaire. De plus, le manque de soutien et le manque de motivation de certains parents constituent également des obstacles à la réussite scolaire. On croit aussi qu'il y a plus de parents décrocheurs que d'élèves décrocheurs. Comme résultat, quand un parent décroche ou abandonne l'enfant à lui-même, notamment au point de vue scolaire, il n'y a qu'un pas à franchir pour que l'enfant décroche à son tour.

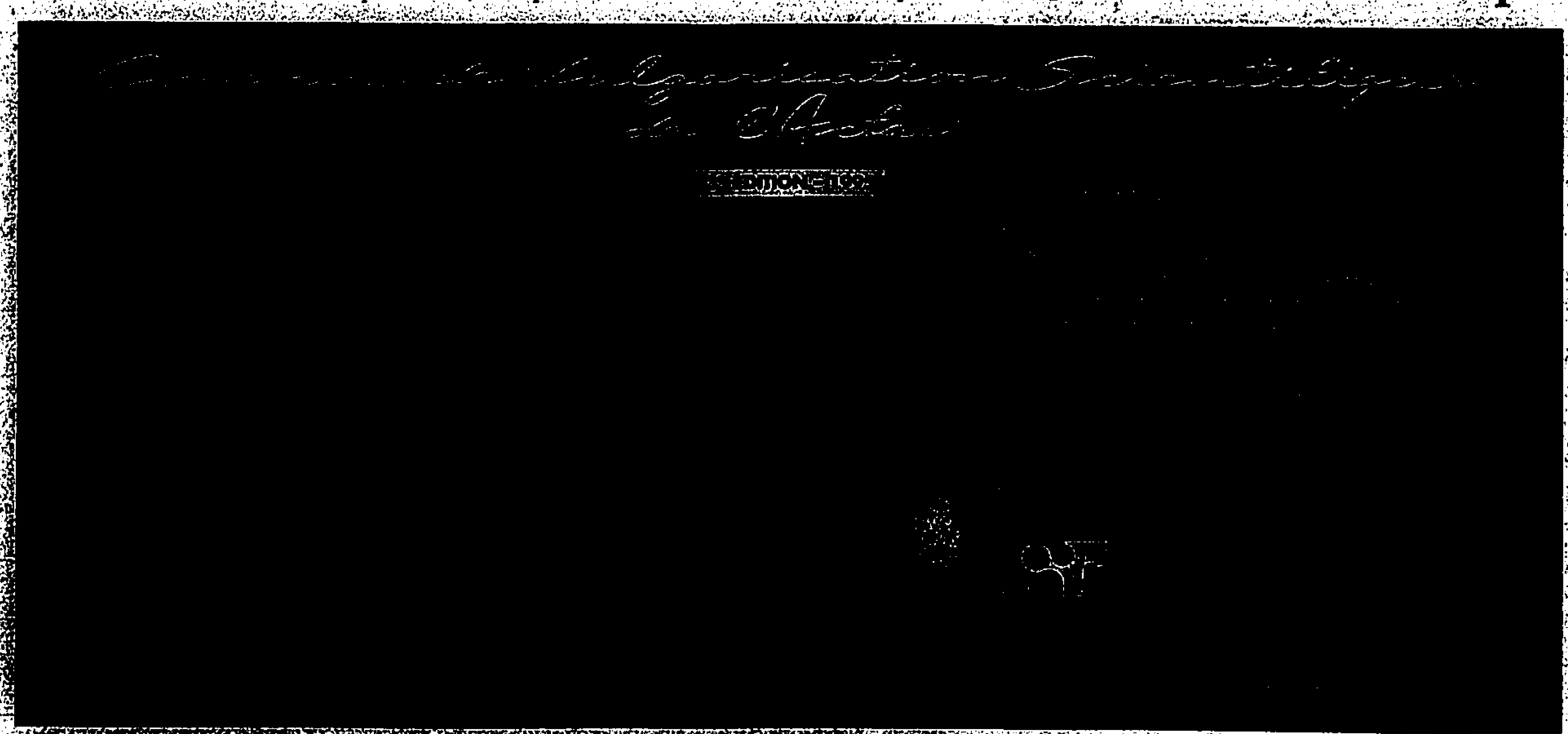
Donc, je trouve que l'absence de motivation constitue définitivement un autre obstacle à la réussite des jeunes à l'école, ce qui veut dire que l'enfant a assurément besoin du support de ses enseignant(e)s, ainsi que de celui de ses parents.

Les nouveaux rôles de chacun

Il est généralement admis que la réussite scolaire passe par le soutien de la famille, et que l'école doit tout mettre en oeuvre afin de faciliter les relations entre le milieu scolaire et le milieu familial. Comme on le constate, les deux milieux s'entrecroisent, s'entremêlent et partagent les responsabilités face à l'éducation des élèves. C'est une bonne méthode puisqu'on a appris que l'un ne va pas sans l'autre.

Pourtant, on affirme que l'influence de la famille demeure celle qui a le plus d'impact sur le développement de l'enfant. Bien sûr, l'enfant est élevé au foyer, mais les recherches prouvent que lorsque l'enfant grandit, il passe beaucoup plus de son temps avec ses professeurs qu'avec ses parents. Donc, le rôle que l'enseignant(e) joue dans la vie d'un étudiant(e) est également très

suite à la p. 7



Alerte Rouge!!!

Perry Rousselle

Pendant plusieurs mois, une élite prend des décisions pour les membres de l'AEF. Qui est cette élite?

Pour ceux et celles qui l'ont remarqué, le bureau de l'AEF est plein de libéraux. Daniel Charbonneau, président de l'AEF, est le chef des jeunes libéraux du comté de Nickel-Belt, le sénateur de l'AEF travaille pour un député libéral, ici à Sudbury; Chantal Vaillancourt, une représentante, est la blonde de Daniel Charbonneau et Roxanne, une autre représentante, appuie constamment les propositions de Chantal Vaillancourt, qui appuie celles de son chum. Il y a deux autres membres votants, dont je refuse de nommer les noms, qui sont des libéraux. Voilà l'élite qui prend les décisions pour les membres de l'AEF.

Cette élite vote toujours du même côté. J'ai un dicton à ce sujet, c'est-à-dire que « dit Daniel, fait pareil». Si monsieur Charbonneau vote en faveur d'une proposition, il faut voter en faveur de cette proposition. Cependant, ce ne sont pas tous les membres qui sont en accord avec ces décisions (et avec raison...).

L'opposition réelle, intelligente et consciente des effets des décisions de cette élite, est composée de trois membres.

Tout d'abord, il y a François Marier, qui cherche la raison et la vérité. Il questionne chaque proposition mise sur la table. Tout ce que Daniel Charbonneau propose, François Marier s'y oppose. Par exemple, lors de la rencontre du 20ième anniversaire, Daniel Charbonneau s'était montré en désaccord avec la proposition de faire une manifestation contre l'élévation des frais de scolarité. Comme de raison, François a «sauté au cou» de Daniel Charbonneau et a voté pour la manifestation.

Par ailleurs, il y a Manon Rousseau. Pour ceux et celles qui la connaissent, vous savez tous que Manon n'avale pas tout ce qu'on lui passe en dessous du nez. Comme François, celle-ci aime faire la guerre aux libéraux du bureau de l'AEF. Si Daniel dit oui, elle dit non. Dans des cas très, très spéciaux, Manon appuiera certaines propositions de l'élite.

Dernièrement, il y a Pierre. Ce mec se fiche des propositions de l'élite. Enfin, il ne faut quand même pas mentir. Pierre ne se fiche pas des propositions, mais quand une réunion qui devrait durer deux heures en prend trois... Mao Tsê-Tung disait, «When we have a meeting, lets keep it clear, simple and to the point...».

Donc, l'élite qui forme la majorité des membres électifs de l'AEF est libre de voter n'importe quelle proposition. En tant que membre de l'AEF, je pense que la politique ou les idéologies des partis politiques devraient disparaître dès qu'on entre dans le bureau de l'AEF.

D'autre part, Pete Vere envoie une proposition fantôme (sans appui et sans effet) aux membres de l'AEF. C'est-à-dire que la constitution de l'AEF devrait avoir une clause spéciale qui dit que «tout membre de l'exécutif de l'AEF ne doit pas faire partie de l'exécutif d'un parti politique pour accéder au poste».

Enfin, l'élite qui compose une majorité au sein de l'AEF est rouge comme les libéraux... elle est aussi rouge comme le diable!

suite de p. 6

important pour sa réussite scolaire.

Bref, on voit qu'on a beaucoup de pain sur la planche pour redonner à l'école le pouvoir de réussir avec tous les enfants. Pour cela, l'enseignement doit redevenir un métier de création, d'interaction et de réflexion. On doit réviser sérieusement les stratégies d'enseignement et de gestion de l'éducation. On doit décider des objectifs de l'école et il faut revoir les programmes de tous les modes d'enseignement.

Je suis convaincue que le système d'éducation ne peut plus avancer s'il n'est pas fondé sur la responsabilité des individus dans les établissements et s'il ne fait pas appel aux responsabilités des gens.

Alors, je dis que les élèves ont vraiment besoin des professeurs!

C'est quand qu'on r'commence?

L'Université a appris qu'à son assemblée du 5 ocotobre 1994, l'APUL a adopté une proposition encourageant les professeurs à prendre leurs quatre jours de congés non payés, exigés en vertu de l'article 25 (1) de la Loi sur le contrat social (Projet de loi 48), du 3 au 6 janvier 1995.

~~La présente a pour~~ objet d'exposer clairement la position de l'Université à ce sujet, c'est-à-dire que les professeurs devraient être en classe durant la semaine du 3 au 6 janvier, se conformant ainsi pleinement à la décision du Sénat de l'Université et aux dispositions de la convention collective.

Puisque le semestre d'hiver commence le mardi 3 janvier 1995, l'annulation des cours durant cette semaine-là supprimerait une semaine complète d'un semestre de treize semaines. À une époque où les frais de scolarité augmentent rapidement et où les universités font de plus en plus l'objet d'un examen minutieux et de pressions de la part du gouvernement et du public, une telle mesure obligerait la population étudiante à subir le principal contrecoup de la réponse des professeurs au contrat social, en plus d'occasionner beaucoup de confusion. En outre, le principe fondamental selon lequel seule une mesure prise par les professeurs durant des «journées d'enseignement» aurait un certain effet, détruit tous les arguments pour l'intégration de l'enseignement, de l'apprentissage et du service à la collectivité que nous avons si efficacement présentés en collaboration. Si les universités préconisent fortement cette unification, comment leur personnel enseignant peut-il aussi prétendre qu'il devrait prendre des congés non payés uniquement durant les périodes d'enseignement, afin de produire l'effet le plus visible et le plus nuisible possible, des moments où ils n'enseignent pas?

De plus, le 19 mai 1994, le Sénat, qui a pleine autorité sur l'enseignement à l'Université, a rejeté la proposition suivante:

que le conseil des gouverneurs de l'Université Laurentienne n'accepte pas d'appliquer l'excédent du budget des traitements 1993-1994 aux jours de congés non payés exigés par la Loi sur le contrat social, pour que le corps professoral soit autorisé à prendre les quatre jours de congés obligatoires de l'année universitaire 1994-1995, du 3 au 6 janvier 1995.

Il serait donc très incorrect que des professeurs refusent de se conformer à une décision du Sénat. Vous devriez aussi savoir qu'à son assemblée du 9 juin 1994, le Conseil des gouverneurs a adopté une résolution dans laquelle il autorise l'utilisation du surplus de fonctionnement de 1993-1994 (159 000$) pour réduire le nombre de jours de congés non payés exigés en vertu de la Loi sur le contrat social.

Enfin, on nous a informé que le plan d'action proposé par l'APUL constitue une infraction à la Loi sur les relations de travail de l'Ontario et nous avons l'intention de discuter de cette question avec l'APUL. Cependant, nous avons pensé qu'il importait, en attendant, de renseigner les professeurs et la population étudiante sur la position de l'Université dans cette affaire.

Je vous remercie de votre bienveillante attention.

Ross H. Paul
Recteur

Bouche-trous...

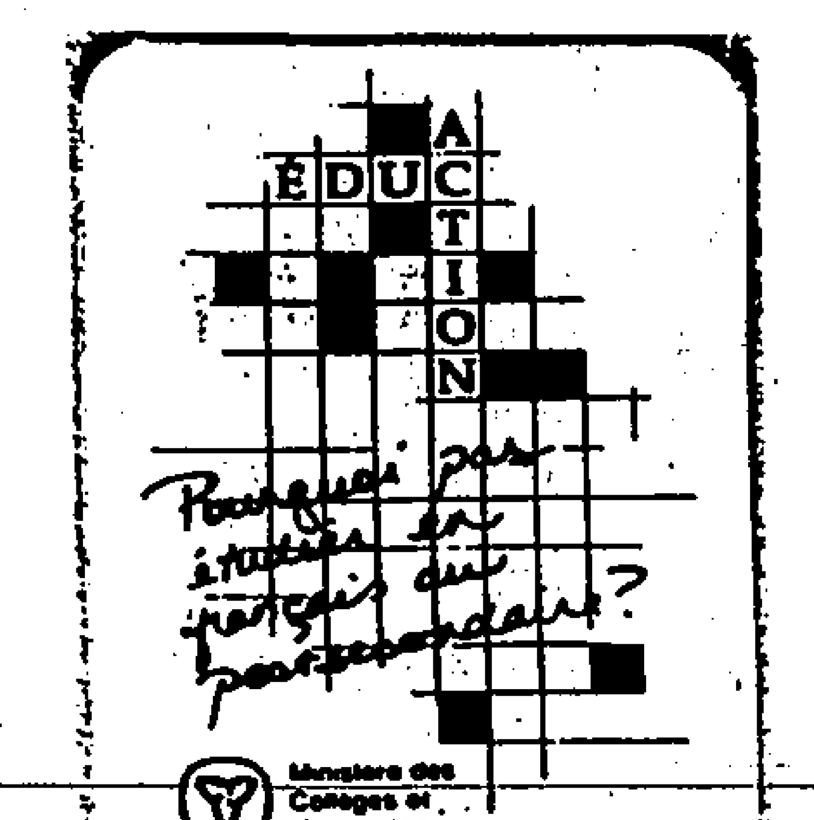
-Dis, papa, qu'est-ce que c'est un homme?
-C'est simple, c'est quelqu'un qui est respecté de tout le monde et qui sait se faire obéir dans la maison.
-C'est comme maman, alors?...

Avez-vous vu comme il se passe des choses stupides avec les médecins?

T'appelles le médecin, puis il te donne rendez-vous dans un mois. Et quand vient le temps de ton rendez-vous et que tu vas le voir, il te demande pourquoi tu n'es pas venu le voir avant!...

À l'hôpital, à l'urgence:
-Je suis désolé, pauvre monsieur, mais vous êtes si amoché que je vais devoir vous couper les deux jambes...
-C'est bien dommage, docteur, mais si vous faites ça, je ne remettrai plus jamais les pieds ici...

-Écoute, Paul, tu ne vas tout de même pas conduire ton automobile après avoir pris toute cette boisson!
-Mais je ne suis tout de même pas pour marcher dans cet état-là!...



Culturorignal

Des petits drôles!

Josée Fortin

Vous avez le câble? Vous avez la radio? N'en dites pas plus, vous n'avez aucune raison de vous priver davantage d'écouter l'émission «JeunEsprit»! Enfin une bonne dose d'humour pour tous les goûts, un moment d'évasion nécessaire dans l'univers de Jean-Sébastien Busque, Mathieu Pichette et Félix Tanguay! Vous pouvez vous régaler de ce délice humoristique tous les mardi soirs, de 19 h à 20 h 30, sur les ondes de CFLR, 106,7 FM. «JeunEsprit», c'est une émission dynamique, à l'image de ses auteurs, interprètes, techniciens, réalisateurs et producteurs, que sont les trois membres du groupe!!!

Je les ai interviewés pour vous, laissons-les s'exprimer...

Orignal déchaîné : Quel est le contenu de l'émission?

JeunEsprit: C'est une émission humoristique avant tout. On écrit des sketches (qu'on joue dans le studio avec les accessoires!), on fait des commentaires sur l'actualité, on fait même des critiques sur chaque numéro de l'Orignal déchaîné, particulièrement sur les articles de Perry..! Bref, on a ben du fun...

O.D.: Pourquoi en français?

J.E.: Pourquoi pas??? Le français, c'est notre langue, on s'exprime mieux, on est plus à l'aise, tout simplement. C'est normal qu'on fasse une émission de radio en français, comme c'est normal qu'il y ait une université où c'est possible d'étudier en français, parce qu'ici, il y a des gens qui parlent français!

O.D.: On sait que vous faites aussi des émissions pour T.V. Ontario (reportages divers, vox-pop, etc.), mais pourquoi faire de la radio maintenant?

J.E.: La radio, c'est une première expérience pour nous, c'est différent, mais tout aussi plaisant! On expérimente de nouvelles choses, on explore, on s'amuse; pis si les gens s'amusent aussi en nous écoutant, c'est tant mieux! Finalement, c'est avec l'expérience que t'apprends, que tu deviens meilleur. C'est comme autre chose...

O.D.: En parlant d'«autre chose»; vous imposez-vous une certaine censure?

J.E.: Pas vraiment. On est live, pis desfois ça sort tout seul... Faut juste que les auditeurs sachent que ça vient vraiment de nous autres et pas de la station CFLR.

O.D.: Ok... Est-ce que ça a été facile pour vous de faire votre place, d'être reconnus?

J.E.: Ça n'a pas été nécessairement facile. Pour faire ta place, l'expression le dit, tu dois d'abord t'impliquer dans la communauté francophone, rencontrer des gens qui vont te reconnaître et éventuellement t'offrir des opportunités. Les occasions n'arrivent pas toujours d'elles-mêmes, tu dois les provoquer, les faire tourner en ta faveur.

O.D.: Je vous laisse l'honneur du mot de la fin?

J.E.: JeunEsprit, trois jeunes humoristes qui se fendent le cul en quatre pour vous faire pisser dans vos culottes!

Bouche-trous...

Le jeune homme demande à sa nouvelle amie:
-Est-ce que tu veux me donner ton adresse?
-J'peux pas, si je te la donne, je n'en aurai plus...

La femme marche sur le trottoir. Soudain, un petit garçon lui dit:
-Hé! madame, vous avez un sein à l'air!
-Oh! mon Dieu, j'ai oublié mon bébé dans l'autobus!

J'ai connu une femme tellement féministe que lorsqu'elle désirait savoir l'heure, elle demandait:
-Quelle heure est-elle?

-Alors, hurle l'agent, vous n'avez pas vu le feu rouge, chère dame?
-Oh! monsieur l'agent, vous savez, quand on en a vu un, on les a tous vus...

Deux amies se rencontrent:
-Comment va votre petit dernier?
-Très bien, il marche depuis six mois.
-Seigneur, il doit être rendu loin!...

Pierre à son copain:
-Moi, je rêve de gagner 1000 $ par semaine comme mon père...
-Wow! Ton père gagne 1000 $ par semaine?
-Non, mais il rêve lui aussi...

Saviez-vous que Sudbury...

-Fut la première ville canadienne, en 1940, à installer des parcomètres.

-Fut la première ville canadienne à utiliser des appareils électriques pour le contrôle de la circulation routière, en 1950.

-Fut la première communauté en Ontario, en 1988, à établir un service de taxis destiné aux passagers en fauteuils roulants.

-Les registres météorologiques démontrent que cette région est l'une des régions les plus ensoleillées en Ontario. En fait, la moyenne du nombre d'heures ensoleillées est plus élevée qu'à London, Hamilton, Ottawa, Sault Sainte-Marie, North Bay.

-Les bulletins de météo démontrent que cette région reçoit moins de neige que Sault Saint-Marie, North Bay, London, Ottawa et Thunder Bay

-Cette région possède les installations sportives pour satisfaire tous les goûts. La région possède 18 arénas, 138 terrains de jeux, 7 piscines, 10 plages publiques, 7 clubs de curling, 6 terrains de golf, plusieurs milles de sentiers de ski de randonnée, des installations complètes au Collège Cambrian et à l'Université Laurentienne, ainsi que 3 pentes de ski alpin.

-On retrouve au-delà de 70 églises, temples et synagogues desservant plus de 17 confessions dans la région.

Source: Dépliant «Région de Sudbury», Services des relations publiques, Municipalité de Sudbury.

Une entrevue avec Pascal Sabourin

Un poète parmi nous!

Pauline Doyon-Stewart

Vous avez participé récemment au *Salon du livre de Toronto*. Quelle est la signification de ce genre d'événement?

Un salon du livre de langue française est toujours un événement important, que ce soit celui de l'Outaouais, de Montréal ou de Québec. Mais un salon du livre français à Toronto, voilà tout un défi! Le français à Toronto, ce n'est pas évident! De l'aéroport à l'hôtel, au restaurant et dans le métro, la langue d'usage est le chinois, une langue Hindoue, le vietnamien, le coréen, le malaisien et l'anglais, mais très rarement le français. En dépit de ces conditions difficiles, le *Salon du livre de Toronto*, qui n'en est qu'à sa deuxième année d'existence, a attiré plus de trois cents exposants et participants comme Jean-Éthier Blais, Gaston Miron, Cécile Cloutier, Pierre Lévis, François et (puisque je vous en parle) Pascal Sabourin.

À quel titre étiez-vous au Salon?

J'ai dirigé une table ronde sur la littérature amérindienne et inuit de langue française, et participé à une autre table ronde sur l'avenir de la littérature francophone hors Québec. Mes collègues à cette table étaient Jean-Éthier Blais, Alain Baudot, Marc Thériault et Jean-Louis Trudel. Je m'y suis rendu surtout à titre d'auteur invité. J'ai lu des extraits de mon dernier recueil de poésie, *Les neiges de Nakina*, à l'occasion d'une soirée de poésie: *Voix d'ici et d'ailleurs*, animée par le poète Paul Savoie. Enfin, les organisateurs du merveilleux spectacle poétique *Ontarissimot*, enregistré par Radio-Canada et diffusé sur le réseau national, avaient retenu une de mes pièces, *Franco-moi*, pour clore ce spectacle poétique et musical. Les textes étaient interprétés par des lecteurs professionnels. Ce spectacle fut, à mon avis, le haut point du Salon.

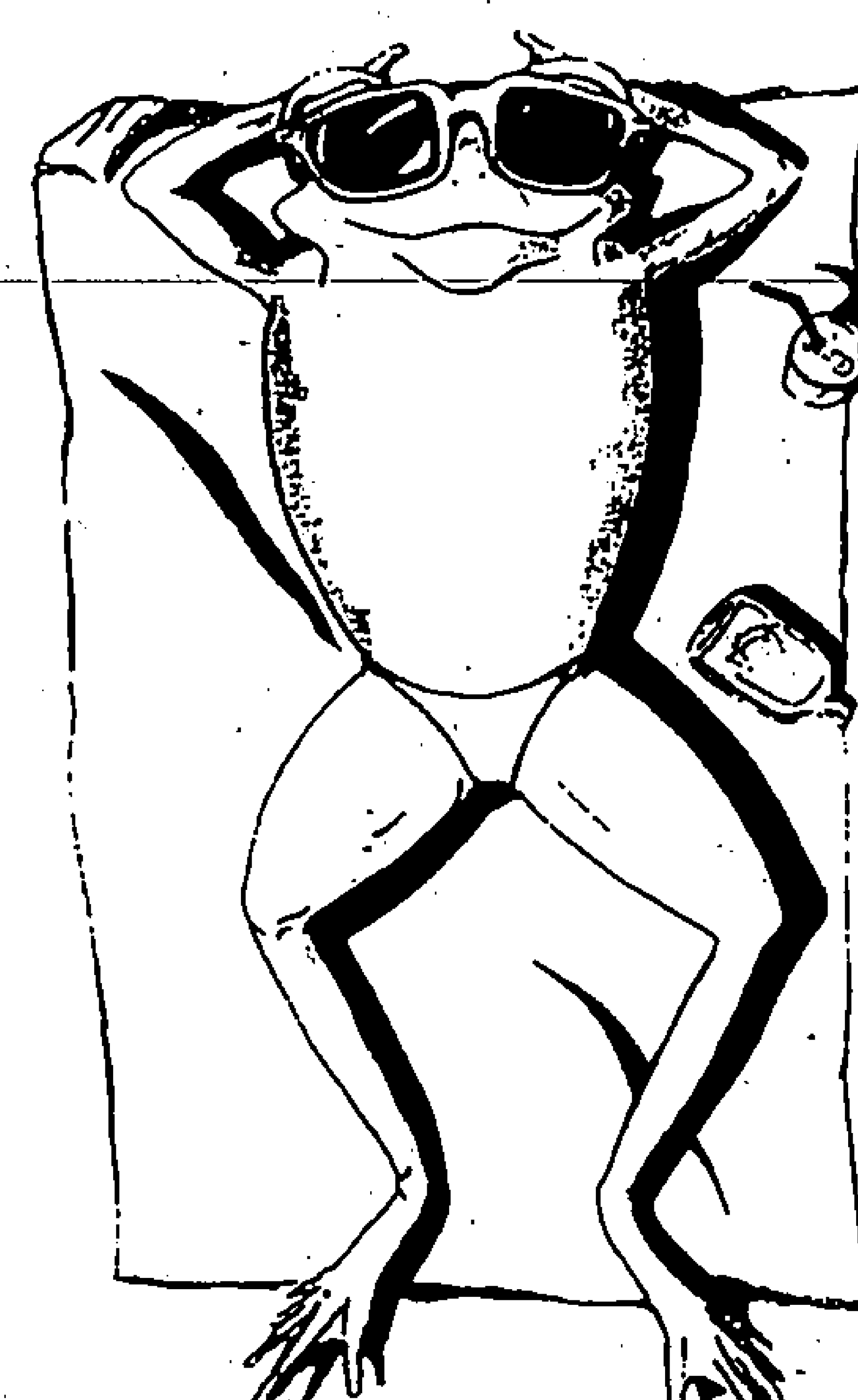
Vous me disiez que vous participiez régulièrement à des *Salon du livre* (Outaouais, Montréal, Québec). Quel en est l'intérêt pour vous, comme auteur?

Je vous dirai d'abord que le but n'est pas de vendre des livres! Certes, on vend quelques livres à des personnes qui ont entendu parler de vous, qui s'intéressent à ce que vous faites, ou simplement qui sont curieuses et ne craignent pas de débourser 10$ pour de la poésie. À Toronto, j'ai peut-être vendu dix livres, grand total. Mais l'intérêt premier d'un salon, c'est que vous participez à une immense foire du livre, et du livre en langue française de surcroît! Si j'ai vendu dix de mes livres, j'ai, par contre, acheté des douzaines d'ouvrages que j'aurais grand peine à obtenir à partir de Sudbury. Et puis, on rencontre des «sommités» comme Gaston Miron, des collègues poètes comme Andrée Lacelle, des membres de l'Association des Auteurs de l'Ontario, etc.

Parlez-nous de votre poésie. Vous venez de publier votre troisième recueil aux Éditions des Plaines. La création marche bien?

Oui, très bien, entre 6 heures et 8 heures à tous les matins, devant l'ordinateur. Car la création n'est jamais une promenade touristique. Entre l'idée d'un poème et le poème publié, il y a des heures, des semaines et des mois de gestation, de longues heures à revoir son texte, à jongler littéralement avec l'idée et les mots jusqu'à ce que, enfin, vous ayez devant vous un ensemble qui vous plaît et qui est transmissible. Malheureusement pour moi, (mais c'est mon choix, tant pis!) je n'écris pas de poésie du genre «Je me masturbe trois fois par jour, et vous?» Au cours de la rédaction de mes textes, je m'impose une discipline à plusieurs niveaux: le sujet, les images, les rythmes et les sons. Et mon premier critère de rédaction, c'est que mon lecteur doit me comprendre! Autrement, à quoi servirait tous ces efforts pour se «faire publier», sinon à justifier une étrange entreprise d'hypocrisie narcissique?

Mon lecteur? Les jeunes. Mes deux premiers recueils *Poèmes du Nord* et *Suite en sol indien* sont épuisés grâce, en partie, à l'intérêt des jeunes du secondaire et des premières années universitaires. Par exemple, on me dit que mes poèmes «marchent bien» auprès des étudiants et étudiantes de l'Université York. À la fin novembre, je me rends à Kapuskasing donner des ateliers d'écriture poétique à des jeunes du secondaire. Vous voyez? La fonction d'écrivain, c'est presque du missionnariat!



La Galerie du Nouvel-Ontario présente l'exposition «Souvenirs et rêves» de l'artiste Yvonne St-Onge.

L'exposition consiste en un recueil de vingt-cinq photographies imprimées sur papier aquarelle, enduit d'une émulsion pigmentée. La série porte sur les souvenirs, les rêves et les réflexions subissant une transformation avec le temps, se heurtant et engendrant ainsi de nouvelles images indépendantes.

Vous pouvez vous y rendre jusqu'au 24 novembre.

LA NUIT SUR L'ÉTANG

Le Conseil d'administration de La Nuit Sur L'étang et l'Association des étudiantes et des étudiants francophones (AEF)

T'invitent cordialement à une Soirée de consultation publique qui aura lieu

le 17 novembre 1994, de 19 h à 21 h,

à la salle L-239 de l'Université Laurentienne.

Viens partager tes idées, tes commentaires, tes suggestions, le tout dans un esprit de collaboration et de solidarité, afin que La Nuit Sur L'étang demeure le meilleur festival franco-ontarien de la province!

Oui, viens nous voir!

Pour plus de détails, contacte Jaqueline Gauthier, 675-1151, poste 4313.

Plume libre

Le sexe: ça suffit!

Perry Rousselle

«Silvester Stalone, Arnold Schwartzenegger et Jean-Claude Van Damme, qu'ont-ils tous en commun? Ces acteurs ont tous eu une scène «spéciale» dans laquelle ils montrent leur cul!

Aujourd'hui, le monde du film subit un détournement vers l'approche sexuelle. On entend par «approche sexuelle» les scènes «semi-pornographiques», les scènes de «passion excessive», les scènes «d'amour exagéré» et les scènes de «cul»!

Tout d'abord, on a tous visionné des films où les personnages principaux, dans des scènes spécifiques, sont nus, mais la caméra ne montre que leur dos. Par exemple, le film intitulé «The Specialist», dans lequel Sharron Stone et Sylvester Stalone sont nus dans une scène qui dure environ 15 à 20 minutes. La division entre ce qui est pornographique et ce qui ne l'est pas est très mal définie dans ce cas.

De plus, la plupart de ces films «semi-pornographiques» ne sont permis qu'aux adultes (R, 19 ans et plus), mais aussi aux jeunes accompagnés d'un adulte (AA, 14 ans et plus ou accompagnés d'un adulte)! «The Specialist» était permis aux jeunes accompagnés d'un adulte (AA). Où est la logique dans ce cas?

Par ailleurs, d'autres films tels «Fatal Attraction» et «Basic Instinct» montrent un caractère sexuel très irrégulier. Dans 99% des cas, les scènes de tels films présentent des actes sexuels excessivement violents. Par exemple, dans le film «Basic Instinct», le personnage principal viole son psychiatre! On retrouve aussi des objets qui sont utilisés à des fins sexuelles, tels le «brise-glace», le foulard blanc, les menottes et le fouet.

En effet, ces films comportent toujours des scènes excessivement violentes. «Tuer quelqu'un en faisant l'amour, c'est pas normal», raconte J. Stewart, rédacteur du journal américain *USA TODAY*, dans un article critique sur le film «Basic Instinct».

Il n'y a pas que les scènes de passion excessive qui attirent le public canadien. Plusieurs critiques des arts et films affirment que «les scènes d'amour des années '90 sont beaucoup trop exagérées.» Par exemple, dans le film intitulé «True Lies», le personnage principal, interprété par Arnold Schwarzenegger, va jusqu'à utiliser son titre d'agent de sécurité nationale des États-Unis pour savoir si sa femme l'aime encore. Aujourd'hui, serait-il possible de faire une telle chose? «C'est trop!» (too much!), disait Jean-Paul Sartre.

D'autre part, tout acteur doit montrer son cul à un moment donné. Il n'y a pas un acteur ou une actrice célèbre qui n'a pas montré son cul au reste du monde. Est-ce mal? Est-ce bien? Oui et non, c'est pas mal parce que le gouvernement ne l'empêche pas et, effectivement, c'est bon pour la popularité de l'acteur ou de l'actrice et pour le marché du film.

Enfin, ce sont ces deux mots de Jean-Paul Sartre qui me reviennent à l'esprit quand je visionne de telles scènes: c'est trop! Peut-être qu'on devrait enlever le système d'âge (R, AA, PG) et laisser au choix de l'individu d'aller visionner de tels films et scènes. Pourquoi pas? Moi, j'aimerais bien voir le corps et le cul de Cathy Ireland!

Le racisme de l'ignorance

Marc Huneault

Je vous demande "Qui sont les personnes les plus racistes"? Ce sont le plus souvent les gens sans éducation. Plus on comprend une personne ou un groupe, plus les préjugés disparaissent. Ici, il faut faire une différence fondamentale entre le savoir et la moyenne scolaire obtenue. Parfois, les deux vont de pair, mais pas toujours.

Pour combattre le racisme, il faut changer les attitudes. Ceci impose une éducation qui ne se trouve que partiellement dans les livres. Si le vécu des gens ne coïncide pas avec le théorique, rien ne sera compris. En somme, c'est beau d'avoir des programmes d'éducation sur le racisme, mais s'ils ne touchent pas les gens de façon intérieure, ils ne servent à rien.

J'utilise un autre exemple. Ceux qui disent des choses telles que «Les immigrants devraient rester dans leur pays, car ils enlèvent des emplois, etc.» n'ont probablement jamais vu un immigrant de leur vie.

S'ils savaient que la plupart de ces immigrants font les jobs que les Canadiens ne veulent même pas faire, peut-être que leur opinion changerait. Par exemple, un Serbe est arrivé au Canada avec un doctorat de quelque sorte et maintenant, il travaille chez Canadian Tire à la réception des colis. Qui, ici, venant de terminer un doctorat, accepterait cela, alors que les jeunes du secondaire ne veulent même pas travailler au salaire minimum? Et s'ils savaient aussi que la majorité de ces même immigrants ne se retrouvent pratiquement jamais sur le chômage ou le Bien-être social, peut-être aussi que leur opinion changerait.

La plupart de ces immigrants respectent probablement plus notre pays que nous-mêmes. Ils travaillent dur pour s'intégrer, et ce n'est pas à cause d'eux que nous nous retrouvons sans emploi.

Les racistes devraient cesser de chercher des boucs émissaires pour leurs malheurs. Peut-être refusent-ils de comprendre les autres de peur qu'ils découvrent que dans le fond, les immigrants sont pareils comme eux. On ne peut pas être raciste contre soi-même. Il faut absolument définir l'autre comme «autre» pour le discriminer. Plutôt que de craindre la réalité, pourquoi ne pas s'ouvrir l'esprit et tenter de comprendre l'autre. Cela demande une volonté de connaissance de l'autre qui ne peut pas être apprise dans les cours, mais par le vécu.

Même si ça prend du temps, les attitudes doivent changer.

LES BOURSES SUIVANTES SONT ENCORE DISPONIBLES. LES ÉTUDIANTS INTÉRESÉS PEUVENT OBTENIR UNE FORMULE DE DEMANDE AU BUREAU DE L'AIDE FINANCIÈRE, SALLE L-222, ÉDIFICE R.D. PARKER. LA DATE LIMITE EST VENDREDI, LE 2 DÉCEMBRE 1994.

1) La Bourse de l'Association des professeurs de l'Université Laurentienne - 500$
   - décernée à une fille ou un fils d'un membre de la section 598 du Syndicat international des travailleurs des mines, bocards et fonderies
   - première année de tout programme, bon rendement scolaire
   - IL FAUT PRÉSENTER UNE DEMANDE

2) La Bourse Marsh A. Cooper pour études en géologie - 1500$
   - bon rendement scolaire, inscrit en 2ième année du programme de géologie.
   - IL FAUT PRÉSENTER UNE DEMANDE

3) La Bourse d'études de l'Association du personnel administratif et professionnel de l'Université Laurentienne - 1000$
   - toute année de tout programme
   - le candidat ou la candidate doit avoir fait une contribution appréciable à la communauté Laurentienne
   - IL FAUT PRÉSENTER UNE DEMANDE ACCOMPAGNÉE D'UN EXPOSÉ EXPLIQUANT EN DÉTAIL LA CONTRIBUTION DE L'ÉTUDIANT OU DE L'ÉTUDIANTE À LA COMMUNAUTÉ LAURENTIENNE.

4) La Bourse commémorative Miriam Kallas - 200$
   - 2ième, 3ième ou 4ième année de tout programme
   - bon rendement scolaire et le besoin financier
   - le candidat doit être un descendant estonienne ou finnoise
   - IL FAULT PRÉSENTER UNE DEMANDE

5) La Bourse commémorative Janet Springer - 450$
   - 2ième, 3ième ou 4ième année d'un programme de science ou de génie
   - bon rendement scolaire et besoin financier.
   - IL FAUT PRÉSENTER UN DEMANDE.

Mon amour à moi

Isabelle Thérien

Comme elle est belle cette langue, la langue de mes grands-parents, de mon père, de ma mère, comme elle est belle ma langue à moi, à nous, le français. Elle chante, elle danse, elle rit, elle joue autour de moi le matin à mon réveil, toute la journée et même jusque dans mon sommeil. Elle fait vivre mes rêves, mes passions, mes désirs, elle est ma magie. C'est à travers elle que tout se transforme en réalité, celle de l'enfant évidemment. Dans mon esprit elle délire, dans un besoin de se faire articuler, colorer, imager, de se faire écouter, elle trouble ma raison. C'est pourquoi, à tout bout de champ, je ne peux cesser de parler, d'écrire et de chanter, la langue m'ensorcèle. À l'affût de nouveaux mots, je ne veux que faire grandir cette langue au-dedans de moi. Je veux caresser les gens avec de belles vocales. Seulement qu'avec la douceur de mes paroles, je veux le charmer, je veux le fasciner, je veux le séduire cet étranger, le voyageur.

Ma langue, le français, c'est plus qu'une langue utilisée pour mon instruction. Le français nourrit mon existence, je le bouffe dans les lectures de Jean-Yves Soucy, Michel Tremblay, Gabrielle Roy..., je le savoure tous les jours à travers la télé et ses bons reportages..., et je me délecte en écoutant Richard Séguin, Gilles Vigneault, Linda Lemay, Lara Fabian..., si simplement soit-il. Le français me donne l'énergie de vouloir tout connaître, le théâtre et son arrière-scène, l'humour et ses fantaisies, le cinéma et ses splendeurs, l'aventure, l'amitié, l'amour...

Ma langue est la source de mon inspiration, l'inspiration qui conduit mon être dans une forêt enchantée où je puise l'essence nécessaire à l'éclosion de ma joie, et de plus, c'est cette même forêt enchantée qui m'offre l'espace possible à l'éclatement de mon corps. C'est une frénésie, cette langue.

Si je ne vous ai pas rejoint, ou si tout simplement, vous n'y avez rien compris, bien, vous ne savez pas ce que vous manquez. N'oubliez pas une chose, l'engouement pour le français ne vient pas tout naturellement, il faut y mettre de l'effort et sans effort, il ne s'acquerra jamais. En tous les cas, moi, je veux que mes enfants vivent la même passion que moi, le français!

Les crocs du temps

Alain Mvilongo

Le souffle du temps semble balayer tous les éléments de mon existence. Au matin de mon réveil, je ressemble à cette feuille portée par une bourrasque de vent. Infernale est ma lutte, afin d'échapper aux crocs du temps. Ceux-ci engloutissent à chaque seconde une portion de ma vie au compte-gouttes. Je cours dans de longs corridors sombres afin d'échapper aux minutes meurtrières d'un examen qui se dirige vers les abîmes d'un fond sans consistance. Prisonnier, l'évasion de ce système pointilleux sur l'effort qu'apporte l'expérience du temps est pénible. Au bord de la dérision, mon univers est secoué par une onde de choc. Sismique, la fréquence sur l'échelle de Richter est assez forte pour me donner l'énergie nécessaire à vaincre l'ennemi. Vorace, l'adversaire avance en rangs serrés, ne faisant rien au hasard. Aux grains de sable qui s'égrènent sur mon sablier, le temps ne saurait me vaincre car je suis déterminé à prendre le dessus sur lui. L'acheter, c'est parler capitaliste dans le jargon libéraliste. Pauvre, cette solution n'est point mise de l'avant: Au néant d'une machine qui ne peut se définir habilement, je me sens assimilé par l'engrenage de ses soldats. Vaincre une seconde, puis une minute et finalement le temps: voilà mon ultime but. Aux efforts de mes manoeuvres, l'ennemi s'est allié à une amie sournoise: la fatigue. Aux formules de la rhétorique, en passant par tout ce qui est d'algébrique, tout semble condensé et ne pas vouloir m'aider. C'est alors qu'une voix m'appelle. L'écho me permet de la retracer, mais je n'arrive point à mettre un visage sur celui qui l'a. Au fur et à mesure que j'avance, je délire et tout s'embrouille. C'est alors que je perds pied. Une spectaculaire chute s'amorce vers les fonds infinis de l'absolu du temps. Je me débat. Rien à faire. Je crie. Pas mieux. Ma chute s'accélère sans vouloir prendre fin. C'est alors qu'une main m'attrappe avant la fin. J'ouvre les yeux: ce n'est pas une main. C'est tout simplement mon livre de physique. Quand au temps, j'ai finalement su le vaincre en décidant de reculer ma montre d'une heure afin de l'oublier un peu. Quant à la notion du temps, sa cousine, disons que je ne veux pas la connaître pour l'instant...

Comment faire croire aux étudiants que la Laurentienne est bilingue...

1. Organisez une conférence de presse avec quatre personnes importantes (comme des députés, un recteur d'université et un président de collège). Leur faire lire un beau discours en anglais en ploguant des «je suis très heureux d'être ici pour annoncer cette bonne nouvelle» en français. Le succès dépend du dosage français-anglais. Il faut faire attention pour ne pas qu'ils en disent trop en français car, les anglophones ne comprendraient plus le sens du discours, mais en dire assez pour fermer la gueule aux francophones qui oseraient dire que l'Université Laurentienne n'est pas bilingue.

2. Accrochez des affiches sur les murs en mettant l'heure et la date d'un événement en français, mais abstenez-vous de donner trop de renseignements dans cette langue, car les anglophones pourraient croire qu'on favorise les francophones.

3. Créez un salon francophone pour les étudiants. Mettez un tas d'affiches, seulement en français. Mais ne dites surtout pas que tout le monde parle anglais, ça risquerait de faire fâcher quelques susceptibles.

4. Offrez des cours en français, et lorsque les deux ou trois étudiants qui s'opposent à faire des lectures ou à visionner des films en anglais à l'intérieur de ces cours commenceront à vous achaler, dites-leur que le maudit gouvernement a encore fait des coupures, puis que ça coûte cher de faire venir des films en français... que les textes sont plus intéressants et pertinents en anglais.

Finalement, vous aurez le droit de porter le nom d'université «bilingue». Avec un peu plus d'imagination, vous réussirez même à trouver d'autres trucs pour que les francophones se la ferme complètement et restent dans leur trou, fiers de leur plus belle qualité: le bilinguisme.

Brenda Dubé

Vous vous demandez peut-être qu'est-ce qui se passe entre les quatre murs de *L'Orignal déchaîné*?

Et bien, plein de choses. Depuis deux ans déjà, *L'Orignal* est mon échappatoire. C'est-à-dire que lorsque je sèche des classes, c'est là que vous me retrouvez, lorsque j'en peux plus d'être seule dans ma chambre, c'est là que vous me retrouvez. Et lorsque j'ai plein, plein de devoirs pis que ça me tente pas vraiment d'en faire... soyez certain que c'est là que je serai.

Qu'est-ce qu'on fait ici? (C'est peut-être pas la chose à dire mais faut avouer qu'on travaille pas souvent!) On PARLE! De quoi? Nos sujets de conversation sont parfois trop osés pour être décrits dans un journal étudiant. D'autres fois, on se laisse aller. On se fait éclater les trippes. À d'autres moments, lorsqu'on a trop mal au ventre de rire, on discute de sujets sérieux. Bref, de tout ce qui nous passe par la tête. Il n'y a pas de censure à *L'Orignal déchaîné*. Pas vrai les filles?!!!

J'devrais peut-être maintenant vous parler d'une autre facette de ce qui se passe à *L'Orignal déchaîné*, sinon on va croire qu'on fout vraiment rien ici et j'voudrais pas qu'on ferme les portes de mon échappatoire.

Qu'est-ce que j'peux bien dire... Ah, bon! On a une réunion une fois par deux semaines. C'est pas trop. C'est à cette réunion que l'on décide qui va écrire quoi. C'est également à cette réunion que l'on entend Marie-Pierre dire (plutôt crier) «Bon là, la date de tombée est le MERCREDI, pas jeudi pis encore ben moins vendredi». Pis après on parle, on déconne. Oui, encore...

La semaine d'après, on chiâle parce que les articles sont pas encore rentrés. On endure la rédactrice en chef bourasser les autres. La correction se fait, pis le jour du montage arrive.

Le fameux montage! Ben, c'est là qu'on découpe les articles, on les colle, décolle, recolle, redécolle, re-recolle...

On bitche toute la journée. Après qui? TOUT LE MONDE! Mais 15 heures plus tard, on l'a fini notre journal. Pis c'est à peu près ce qu'on fait toute l'année.

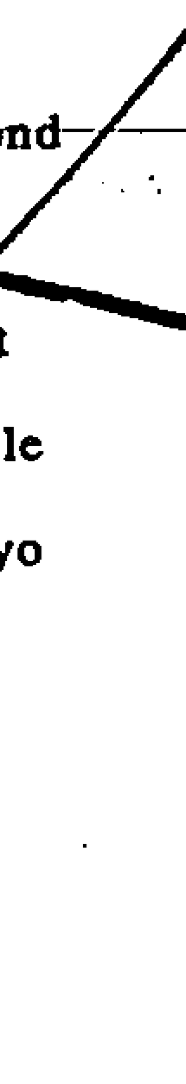
Donc, si ça te tente, gêne-toi pas pis viens nous rejoindre pour notre numéro de Noël, ou au deuxième semestre.

P.S. S.V.P. Franco-Ontariens, accourez! Venez m'aider à combattre les pensées perverses des Québécois qui m'entourent! Je suis minoritaire dans mon propre pays!!!

En fin...

PALMARES FRANCOPHONE
TOP 25
SEMAINE DU
7 NOVEMBRE AU 14 NOVEMBRE 1994
CHYC 90
COMPILATION: JOSÉE PERREAULT

1.Tu t'en vas	Lara Fabian
2.N'importe quoi	Éric Lapointe
3.Échappé belle	Beau dommage
4.À tous ceux qui s'aiment	Francine Raymond
5.Comme l'océan	Sylvain Cossette
6.Reste sur moi	Patricia Kaas
7.L'immigrée	Claude Dubois
8.Bella	Laurence Jalbert
9.Les yeux doux	Liane Foly
10.Attendre	Gaston Mandeville
11.J'entends frapper	Roch Voisine
12.Savoir aimer	John McGale/Toyo
13.Risque	Térez Montcalm
14.Combien de murs	Patrick Bruel
15.Johnny	Steve Ross
16.Pour avoir vu la lune	Breen Leboeuf
17.La cabane du pêcheur	Francis Cabrel
18.C'est vendredi	Lynda Lemay
19.On s'est presque touché	Jim Corcoran
20.On ne sait pas ce que c'est	Marie-Denise Pelletier
21.Tu ne sauras jamais	Les B.B.
22.J'ai peur	Nancy Martinez
23.Sensualité	Axelle Reid
24.Désespéré	Daniel Bélanger
25.Sans elle (sans ailes)	Brasse Camarade



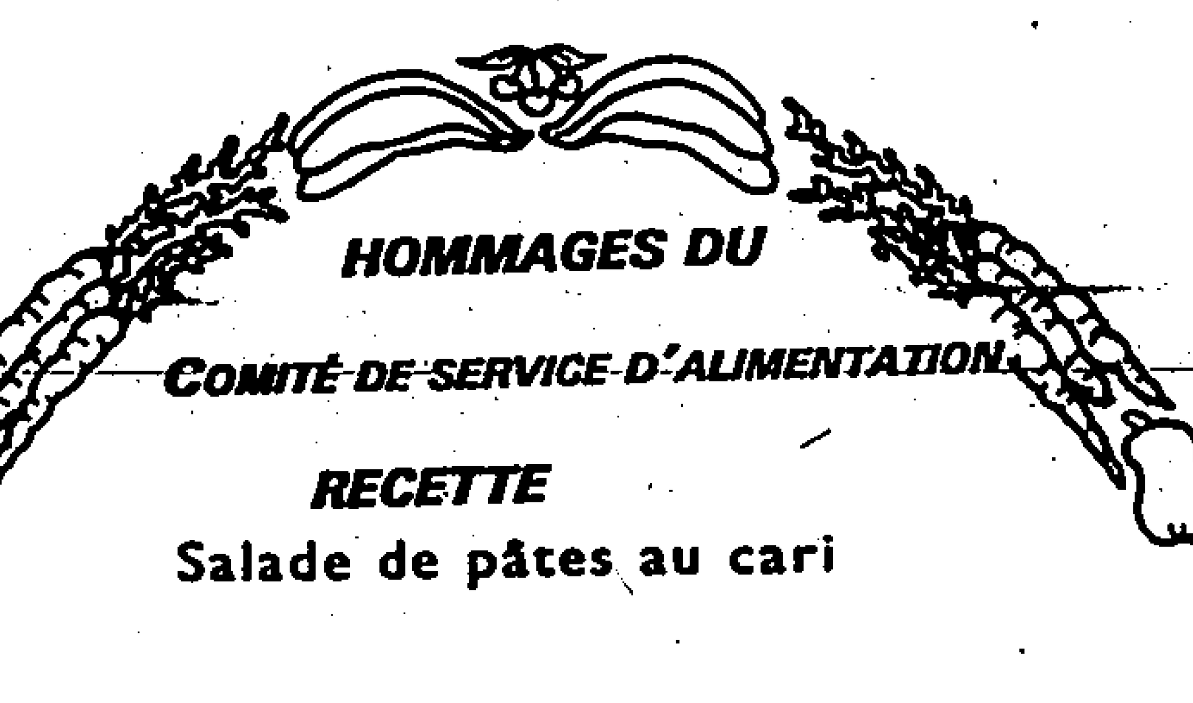
Voici les In et les Out pour "1994" selon l'Orignal déchainé!

Out

Les sandales avec des bas de laine à 0 degré Celcius
Les bagues de fiancailles à 20 ans
Les gars qui ne veulent pas baiser avant le mariage
Les toupettes crêpés (miss spray-net)
Le dance-mix 1994
Le kit de la Laurentienne (oups, pardon, Laurentian...) au complet le même jour: jogging, sac à dos, calotte, sweat-shirt et manteau
Le bar à salade... pis tant qu'à faire, la bouffe de la cafétéria au complet
Les bottes de cow-boy
Les petites boucles d'oreilles en or
Les chicanes entre Franco et Québécois
Les calottes de spôôôrrrtifs
Les bas blancs
Berverly 90210
Le racisme
Les verres de contact colorés
Les régimes
La déprime
Les végétariens
Les gens qui se prennent pour des politiciens et qui vouvoient leur meilleurs amis
L'intention d'arrêter de fumer

In

Les bas de laine
La musique francophone
JeunEsprit (à la radio)
L'Orignal déchaîné
Les trips-bouffe
Les plottes épanouies
Le bitchage
Les Anglais qui parlent français
La nature
Le ski de fond
Le sexe
Pizza hut
La Vodka, le Southern Comfort et la Margarita
La p'tite vie
Le pot
L'homosexualité
Brenda Dubé
Brasse Camarade
Les voyages
Le désodorisant



RECETTE

Salade de pâtes au cari

Préparation : 15-20 minutes
Un agencement de saveurs sans pareil, qui peut s'harmoniser aux goûts de tous.

Vinaigrette :

3 c. à soupe	huile Becel	45 mL
3 c. à soupe	jus de citron	45 mL
2 c. à soupe	vinaigre	25 mL
1	gousse d'ail émincée	1
1 c. à thé	cassonade	5 mL
2 c. à thé	poudre de cari	10 mL
½ c. à thé	poivre	2 mL

Salade :

3 tasses	coquillettes cuites	750 mL
3 tasses	macédoine de légumes décongelée	750 mL
1	boîte de 398 mL de maïs nain, égoutté	1
1 c. à soupe	graines de sésame	15 mL

Mélanger dans un petit bol les ingrédients de la vinaigrette, en brassant bien. Mettre dans un grand bol les pâtes cuites, les légumes et le maïs. Ajouter la vinaigrette et bien mélanger. Garnir de graines de sésame. Donne 6 portions.

Renseignements nutritionnels (par portion)

calories	227 (965 kilojoules)
protéines	6 g
lipides	8 g
glucides	35 g
cholestérol	0 mg
sodium	124 mg